

LA RELIGION NOACHIDE
L'ENSEIGNEMENT D'ELIE BENAMOZEGH

LE SANCTUAIRE INCONNU

MA CONVERSION AU JUDAÏSME

Par AIMÉ PALLIÈRE

1926

Préface et notes critiques au fil des pages par

Louis-Hubert REMY

PRÉFACE DE LOUIS-HUBERT REMY

Elie Benamozegh fut un des Pères de Vatican II,
le plus grand.

On lira en Annexe III, cette citation qui résume tout ce livre :

« Nous ne pouvons mieux faire que de citer ici quelques lignes d'un célèbre rabbin du XIX^e siècle, Elie Benamozegh¹, qui a exposé cette doctrine de façon à ce qu'on ne puisse se méprendre :

"La religion de l'humanité n'est autre que le Noachisme... Voilà la religion conservée par Israël pour être transmise aux gentils... Le noachide est bel et bien dans le giron de la seule église vraiment universelle, *fidèle* de cette religion comme le Juif en est le *prêtre*, chargé, ne l'oubliez pas, d'enseigner à l'humanité la religion de ses laïques, comme il est tenu, en ce qui le concerne personnellement, de pratiquer celle de ses prêtres" (Lettres d'Elie Benamozegh citées par Aimé Pallière : *Le Sanctuaire Inconnu*, Paris, 1926).

J'ai longuement hésité à faire diffuser ce livre. Bien que réédité en 1950, aux Éditions de Minuit, (préface de Roger Rebstock), cet ouvrage était devenu introuvable. Ayant un des rares exemplaires connus (dans l'édition de Paris, Rieder, 1926, Avant-propos d'Edmont Fleg), je l'ai photo-copié pour ceux qui, dans mon entourage, devaient le connaître.

¹ Elie Benamozegh (1823-1900), rabbin et philosophe italien d'origine marocaine, est l'auteur d'une œuvre forte et originale dont l'importance et la modernité sont redécouvertes aujourd'hui. Bibliste, talmudiste, kabbaliste, philosophe, il compte parmi les précurseurs du dialogue judéo-chrétien. La Kabbale eut sur lui une influence déterminante et il défendit sa validité intellectuelle face à ses détracteurs. Il vit dans le judaïsme une synthèse des vérités éternelles susceptibles d'être retrouvées dans toutes les religions, les philosophies et les mythologies des autres peuples (Notice Édition *In Press*).

Je souhaitais que des personnes plus compétentes que moi, surtout des clercs, en fassent une critique serrée et exhaustive, mais je n'ai rien vu venir.

Existe aussi une édition italienne, *Il santuario sconosciuto, Roma, La rassegna di Israël*, 1952 ; La mia conversione all'ebraismo – Collana di opere ebraiche e sionistiche. Versione di Giorgio Calabresi, – in 8, 336 p.

Enfin, Aimé Pallière a écrit un second livre, *Bergson et le judaïsme*, Paris, Alcan, 1932, et de nombreux articles.

À ce jour tout Benamozegh a été réédité. Il est navrant de constater qu'il n'existe aucune étude sérieuse sur cet auteur primordial.

En 2003, Catherine Poujol¹, dans le cadre de sa thèse de doctorat en histoire contemporaine, a écrit une biographie d'Aimé Pallière, *Aimé Pallière (1868–1949), Un chrétien dans le judaïsme*, Desclée de Brouwer, collection Midrash, 418 p. Cette biographie doit être lue, car elle permet de bien suivre et comprendre tout cet enseignement (caché jusqu'alors) qui se met en place d'une façon irréversible, pour imposer aux catholiques la marche vers **la Religion Universelle**.

Le Sanctuaire Inconnu est dangereux et important.

Déjà parler de *Sanctuaire* est un mot bien choisi. Chez les juifs, c'était la partie la plus secrète du temple de Jérusalem, qu'on nommait aussi le Saint des Saints. Dans l'Église catholique, le sanctuaire désigne la partie située autour de l'autel. C'est donc la partie la plus intime, la plus secrète.

¹ On lit en quatrième de couverture : Catherine Poujol est docteur en histoire contemporaine. Elle coordonne le *Dictionnaire biographique des rabbins en France et en Algérie au XIX^e siècle*, édité par les Archives Nationales et la Commission Française d'Archives Juives.

Elle a reçu en 2003 le prix Zadoc Kahn pour sa thèse sur Aimé Pallière.

Inconnu ? Certes mais plus précisément : inventé.

Mais ce livre est avant tout **dangereux** car l'auteur est sincère et ses erreurs sont si subtiles pour notre époque, où les connaissances religieuses sont superficielles et stéréotypées, que ses lecteurs peuvent être conduits à conclure que l'auteur dit vrai. Pour un catholique bien formé dans la connaissance de sa religion, ayant étudié l'apologétique, la démonologie, la théologie ascétique et mystique, il lui est facile de découvrir les erreurs qui fourmillent et de les réfuter, mais pour les autres il leur sera difficile de faire le tri entre erreurs et vérités. Il serait souhaitable que soit faite une étude critique **exhaustive** de ce livre, mais nous n'avons pas la compétence.

Il est aussi **important** car cet enseignement d'Elie Benamozegh est celui que l'on a imposé à Vatican II et que depuis l'on impose d'une façon systématique dans l'église Conciliaire. L'élection de Benoît XVI a accéléré le processus et celle de François devrait empêcher tout retour en arrière et si possible neutraliser toute opposition.

Il nous a donc semblé, malgré les réserves ci-dessus, de le faire connaître.

Soulignons que le but d'Elie Benamozegh est bien clair : **monothéisme juif**, et donc, refus de reconnaître Notre Seigneur Jésus-Christ comme Messie et Dieu ; élimination du Saint-Esprit¹ ; suppression du sacerdoce¹ ; soumission aux

¹ Ce travail a été fait depuis. En avril 2011 est sorti aux Éditions *In Press*, avec préface de Shmuel Trigano, le livre d'Elie Benamozegh, *La kabbale et l'origine des dogmes chrétiens*. Voici la présentation de l'éditeur :

« Une œuvre forte et innovante de l'un des plus grands maîtres à penser du judaïsme italien qui avance la thèse d'une influence de la Kabbale sur l'origine des dogmes chrétiens, et s'intéresse aux liens de "filiation" entre judaïsme et christianisme.

« L'importance de l'œuvre d'Elie Benamozegh à l'occultation dont elle a été victime (sic). Ce livre avance la thèse d'une explication kabbalistique de la dogmatique chrétienne. À l'origine

frères aînés ; nouveau Sinaï (*Israël et l'Humanité*, p. 25), c'est-à-dire, remplacement du décalogue par les sept lois noachides (quelle parodie !), abolition de la loi mosaïque pour les Israélites eux-mêmes ; respect de l'ancienne Alliance, rejetant la nouvelle qui est mise aux oubliettes ; suppression du saint Sacrifice ; etc., etc. ; en un mot **DESTRUCTION** du Christianisme², pour la mise en place d'une

de cette thèse, une réflexion sur les liens qui unissent christianisme et judaïsme et un questionnement : quels éléments dogmatiques et moraux le judaïsme a-t-il transmis aux religions qui l'ont suivi ? Pierre angulaire de cette analyse, une question : de quelle façon le rigoureux monothéisme judaïque peut-il avoir donné origine au christianisme de la Trinité et de l'Incarnation ? Ce livre, en ouvrant de nouvelles perspectives, fournit de nouvelles bases au dialogue judéo-chrétien et vient alimenter un débat, qui, plus d'un siècle après la rédaction de ce livre, demeure toujours contemporain ».

Pour bien comprendre le problème juif ancien et contemporain (et ses mensonges), lire : « Études sur l'occultisme », par Henri de GUILLEBERT, *R.I.S.S. (Revue Internationale des Sociétés Secrètes)*, Partie Occultiste, N°1, 1^{er} janvier 1928, p. 7-25. http://www.a-c-r-f.com/documents/DE-GUILLEBERT_Mgr-Jouin_Etudes-sur-l.occultisme.pdf

¹ C'est réalisé. Nous en parlerons plus en détail aux ch. XIII et XIV.

² C'est en 1546, au fameux conciliabule de Vicence que la destruction du christianisme fut résolue (*TRAITÉ DU SAINT-ESPRIT* de Mgr Gaume, tome II, p. 53). Ce complot de Vicence, qui sera réalisé qu'à Vatican II, sera repris de siècles en siècles.

Dans *RÉALITÉ DU PROJET DE BOURG-FONTAINE DÉMONTRÉ PAR SON EXÉCUTION*, (1764), Filleau, avocat, cite le projet janséniste élaboré à Villers-Cauterets en 1621, où est demandé un futur concile dont le programme kabbaliste est cité, et c'est Vatican II.

Dans *LES VÉRITABLES AUTEURS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE*, Neuchâtel, 1797, Nicolas Sourdat cite le projet calviniste qui demande un futur concile dont le programme kabbaliste est cité, et c'est Vatican II.

Dans *GLORIEUX CENTENAIRE 1889, MONDE NOUVEAU, NOUVEAUX CIEUX, NOUVELLE TERRE*, le chanoine Rocca, kabbaliste,

nouvelle religion, **LA RELIGION UNIVERSELLE**, et plus particulièrement pour les catholiques, de la religion noachide.

En conclusion il ressort de ce livre une haine (parfois discrète, mais d'autant plus réelle) de Notre Seigneur Jésus-Christ, de Sa Sainte Mère¹, du Messie, de la Trinité, de l'Incarnation, de la Croix, de la Rédemption, du prêtre, des dogmes, des sacrements, des dévotions, du miracle, c'est-à-dire de tout ce qu'enseigne l'Église Catholique et donc haine cachée, discrète, mais incontournable, irréversible, inéluctable, résolue, de l'Église Catholique. La signature est malheureusement évidente, d'autant plus qu'en trois passages l'auteur parle de l'action de puissances et de forces invisibles².

demande un futur concile dont le programme kabbaliste est cité, et c'est Vatican II.

¹ Je suis toujours surpris de voir que ces spécialistes de l'ancien testament ne parlent jamais de **Genèse III, 15**. Pour eux, qui est cette femme qui écrasera la tête du serpent ? Quelles sont les deux postérités ? Ils n'en parlent jamais. Quel silence éloquent !

² On lira avec intérêt la brochure de L-H Remy, *Chrétiens ou Marranes*, aux Éditions ACRF ou

http://www.a-c-r-f.com/documents/LHR_Chretiens-ou-Marranes.pdf

et le livre de Jean Vaquié, *Abrégé de démonologie*, aux Éditions ACRF – « Les Cahiers Jean Vaquié » – ou http://www.a-c-r-f.com/documents/VAQUIE-Abrege_demonologie.pdf.

Pour mieux comprendre, citons les lois noachides dont on parle et que l'on omet de mentionner :

LES PRÉCEPTES DE LA LOI NOACHIDE OU UNIVERSELLE LES SEPT COMMANDEMENTS¹.

« Nous avons étudié dans son ensemble le contenu de la loi destinée, d'après le judaïsme, à la gentilité tout entière. Voyons maintenant ce que nous appellerons le noyau central des préceptes noachides que l'on a souvent pris à tort pour cette loi elle-même, alors qu'ils ne forment en réalité que **les chefs principaux du statut de l'humanité**, comme il résulte de tout ce qui précède.

« La plus ancienne Boraïta (Sanhédrin 56 b) les énumère ainsi qu'il suit :

« Nos Docteurs ont dit que sept commandements ont été imposés aux fils de Noé : le premier leur prescrit d'avoir des magistrats ; les six autres leur défendent : 1° le sacrilège ; 2° le polythéisme ; 3° l'inceste ; 4° l'homicide ; 5° le vol ; 6° l'usage d'un membre de l'animal en vie ». (Fin de citation de Benamozegh)

Précisons que l'Église catholique n'a jamais rien enseigné sur ces lois noachides. **C'est une INVENTION DE LA SYNAGOGUE RABBINIQUE.** Par contre les francs-maçons l'ont intégrée depuis longtemps dans leurs rituels².

On remarquera que la loi de crainte revient par les magistrats qui ne sont que la résurrection de la secte des pharisiens, et que la loi d'amour (le grand commandement enseignée par Notre Seigneur) devient obsolète.

¹ *Israël et l'Humanité*, Elie Benamozegh, Leroux, 1914, p. 665. Nous n'avons pas vérifié si les éditions récentes n'ont pas été expurgées.

² Voir *La Pensée Catholique*. Cahiers de Synthèse, n° 104-105, Paris, Éd. du Cèdre, 1966, *Actualités*, en Annexe III.

Si, de plus, on compare ces lois avec le Décalogue, le premier et deuxième commandements sont omis (quelle signature !), le huitième, concernant le mensonge aussi (quelle signature, là encore), etc. C'est un bouleversement complet pour rejeter la loi divine et imposer le règne de Satan.

Une grande lutte est engagée entre les deux camps définis en Genèse, III, 15. Voici le plan et les directives de l'un des camps. Puisse la découverte de tout cela nous éclairer et surtout nous permettre de mieux combattre pour ne pas perdre la Foi, cette Foi en Jésus-Christ et Son église qui seule nous ouvre les portes de la vie éternelle.

La religion conciliaire que l'on impose au monde catholique n'est qu'une étape pour le règne de l'Église Universelle, église de Satan.

Que la Très Sainte Vierge Marie, notre Reine et notre étoile, nous protège et nous aide à continuer le bon combat qui est de garder la Foi¹.

Louis-Hubert Remy, 1^{er} mai 2005 et 9 janvier 2014.

P.S. J'ai rajouté à la fin du livre (*in extenso*), une conférence de Catherine Pujol, dont l'actualité n'échappera pas au lecteur, Annexe I. Elle fait référence à la revue *Sens*, revue confidentielle particulièrement sérieuse, et son article souligne l'importance nouvelle des "**pharisiens**". Pour juger du rôle de cette revue, je cite un article récent

¹ "Celui qui, même sur UN seul point, refuse son assentiment aux vérités divinement révélées, très réellement ABDIQUE TOUT À FAIT LA FOI, puisqu'il refuse de se soumettre à Dieu en tant qu'Il est la souveraine vérité et le motif propre de la foi", Léon XIII, *Satis cognitum*.

ACTE DE FOI. Mon Dieu, je crois **fermement TOUTES** les vérités que Vous avez révélées, et que Vous nous enseignez par **Votre Église**, parce que, **étant la Vérité même**, Vous ne pouvez ni Vous tromper, ni nous tromper.

Que vous procure la Foi ? – La vie éternelle (Cérémonial du baptême).

(septembre 2004), où l'on voit la mise en place du premier évêque noachide, Annexe II. Il est prévisible que cette promotion de la religion noachide par les "évêques" conciliaires, sera la mission à venir.

Enfin en Annexe III, je fais découvrir une étude de *La Pensée Catholique*, sur le rôle de la Franc-Maçonnerie dans l'enseignement du Noachisme.

LE SANCTUAIRE INCONNU

PAR AIME PALLIÈRE

AVANT-PROPOS

Né sur les pentes de la pieuse colline de Fourvière, bercé par sa mère dans les douceurs de la foi catholique, discipliné par les enseignements de l'école religieuse, **destiné au séminaire** et à l'Église par la vocation de son adolescence ; M. Aimé Pallière est aujourd'hui **un des maîtres les plus écoutés du judaïsme**. Les orthodoxes et les libéraux lui donnent la parole, les sionistes et les assimilateurs font appel à son concours, les journaux israélites de toutes nuances accueillent ses articles.

Et non seulement il accomplit ce prodige de concilier en lui les aspects les plus opposés d'Israël, mais il réalise cet autre miracle d'avoir pu **adopter une religion nouvelle sans rompre avec celle qu'il a quittée**. Jamais hérétique ne fut moins excommunié. M. Pallière conserve à l'égard de Rome l'attitude d'un fidèle reconnaissant, et les fidèles de l'Église ne lui retirent aucune de leurs sympathies. On a vu des ecclésiastiques, introduits par lui dans les milieux juifs, accepter de parler sous son patronage, et une publication catholique reproduire un sermon qu'il avait prononcé dans une synagogue.

C'est que, découvrant en Israël le porteur d'une idée qui intéresse toute l'humanité, M. Pallière, **disciple de l'illustre rabbin italien Elie Benamozegh, a conçu le judaïsme comme un véritable catholicisme, qui, sans exclure l'autre, le dépasse, car il groupe autour de lui, en une vivante synthèse, toutes les familles religieuses de la terre.**

Mais, comme on le verra en lisant sa tranquille et limpide confession, pour trouver sa vérité, M. Pallière n'a point eu à subir cette crise intellectuelle qui arracha aux bras du Christ le catholique Renan, ni cette illumination soudaine qui jeta aux pieds de la Vierge le juif Ratisbonne. Sa conver-

sion fut le lent progrès d'une constante expérience. La Providence intime, qui guida les apparents hasards de sa vie, modela son âme aux formes les plus variées de l'émotion et de la pratique religieuses ; parcourant en sens inverse la route par laquelle le catholicisme était sorti du christianisme primitif, et le christianisme primitif du judaïsme, il devint peu à peu le contemporain spirituel de ces grands Romains qui, au temps de la venue du Christ, furent les prosélytes d'Israël ; et, **insensiblement il s'aperçut qu'il avait cessé d'être chrétien, puis que le judaïsme l'avait conquis.**

Sur cette route du retour inévitable, ce nouveau prosélyte semble n'être encore qu'un pèlerin solitaire. Mais ce n'est peut-être là qu'une apparence.

En effet, l'idéal de nos Prophètes ne fut jamais d'imposer à tous les peuples de la terre des rites qui ne sont obligatoires que pour les seuls descendants d'Abraham, formant une race de prêtres ; et nos Sages nous ont défendu d'interrompre l'idolâtre qui prie, parce que, bien qu'il l'ignore, sa prière, disent-ils, s'adresse au vrai Dieu. Ce qu'ils ont voulu, ces Sages et ces Prophètes, c'est que, sans réduire à l'uniformité la diversité des langages religieux, aussi nombreux que les races humaines, l'esprit de Justice, de Paix et d'Amour révélé par ce vrai Dieu à nos patriarches et conservé ici-bas par leurs descendants, vive un jour dans l'âme de tous les hommes.

Et voici qu'aujourd'hui ce vieil espoir semble promettre **de s'incorporer aux diverses croyances du monde entier.** Ne peut-on dire en ce sens que **l'antique messianisme d'Israël**, qui est devenu la religion de M. Aimé Pallière, **tend à devenir celle de l'humanité ?**

EDMOND FLEG

INTRODUCTION

Sur l'une des collines de Rome, un prêtre chrétien et un juif se rencontrèrent un jour à l'heure où disparaissait le soleil. À leurs pieds le Forum, où s'entassaient dans un impressionnant désordre tant de vestiges du passé, se remplissait d'ombre peu à peu et bientôt les stèles, les colonnes, les pierres tombales, les statues et les bas-reliefs ne furent plus à leurs yeux que d'imprécises choses perdues dans la brume du soir. De l'autre côté cependant les derniers rayons du couchant doraient encore le dôme de Saint-Pierre surmonté de sa croix.

Et le prêtre donnant libre cours à son émotion parla ainsi : *« Qu'est devenu ce paganisme romain qui se croyait triomphant et qui a rempli le monde de ses orgueilleux emblèmes ? Le Forum où règne maintenant l'obscurité nous donne la réponse: des ruines, rien que des ruines ! Et l'hellénisme aux mythes poétiques et sensuels, épris de la beauté et oublieux de la morale, et ces cultes puissants dont nous retrouvons les symboles énigmatiques dans les fouilles de Ninive, dans les décombres de Balbek, dans les débris informes de Carthage, les religions d'Isis et d'Osiris ou de la déesse Tanit ? Des ruines encore.*

« Mais votre judaïsme lui-même dont toute la substance impérissable a passé dans la grande religion dont il était la préparation et l'attente, qu'est-il donc à présent sans temple, sans prêtres, sans autel ? Une ruine aussi, rien de plus...

« Voici, au contraire, la croix qui brille, symbole de cette civilisation chrétienne appelée à régénérer le monde ; bien aveugle qui ne la voit pas ! Ici, ce sont les ténèbres qui s'étendent, là, c'est la lumière ; ici, la mort et le silence, là, la vie et ses ressources d'énergie sans cesse renouvelées ; d'un côté, le passé et l'oubli, de l'autre, l'avenir et l'espérance » !

Ainsi s'exprima le prêtre. Et ceux qui croiraient que de telles idées ne se trouvent que dans la bouche et sous la

plume de chrétiens croyants et pratiquants se tromperaient grandement. Sous une forme ou sous une autre, elles sont reproduites partout comme des **vérités indiscutables**. En vain voudriez-vous les ignorer ; elles se présenteront à vous dans un article de journal, dans une page du roman à la mode, dans un fragment de discours, à la tribune ou à l'Académie. Que vous vous occupiez d'art, de science, de poésie, de littérature, de politique ou de sociologie, vous les rencontrerez inévitablement. Et il n'est pas jusqu'aux libres penseurs qui, tout en professant que le christianisme est aujourd'hui dépassé par la science et les progrès de l'esprit moderne, ne soient prêts à reconnaître que, s'il a fait son temps, le judaïsme qui l'a précédé est, à bien plus forte raison, une chose caduque, une conception de la vie et du monde dépouillée désormais de toute valeur et qu'il serait par conséquent ridicule de vouloir ressusciter de nos jours.

Renan, chez qui le préjugé chrétien étouffa plus d'une fois la clairvoyance du critique, a donné la formule de cette philosophie religieuse de l'histoire lorsqu'il a écrit :

« Le christianisme une fois produit, le judaïsme se continue encore, mais comme un tronc desséché, à côté de la seule branche féconde. Désormais la vie est sortie de lui ».

Cette opinion communément répandue était justifiée, l'attitude de l'israélite demeurant, malgré tout, fidèle à sa tradition particulière pourrait s'expliquer encore comme un dernier hommage rendu aux gloires du passé, mais celle d'un chrétien de naissance qui, délibérément, embrasserait le judaïsme, serait inadmissible et choquante. Autant vaudrait abandonner le mouvement et la vie d'une cité populeuse et prospère pour aller de gaieté de cœur s'installer parmi les tombeaux.

Je voudrais que les pages qui vont suivre pussent servir de témoignage contre la formule de Renan. J'avais été sollicité à diverses reprises d'écrire ces souvenirs et j'éprouvais de le faire une sorte de scrupule. Je sais bien que les convertis de tous partis et de toutes Églises ont coutume de raconter au public la genèse et les phases de leur évolution. Ils

obéissent ainsi le plus souvent au besoin d'expliquer leur conduite vis-à-vis des malveillants et d'exposer à leurs anciens coreligionnaires les erreurs qu'ils ont voulu abandonner et les lumières nouvelles dont ils croient avoir été favorisés.

Je me sentais peu enclin à suivre l'exemple des rédacteurs d'autobiographies dans le dessein spécial de me justifier aux yeux d'autrui. J'ai toujours goûté intérieurement, Dieu merci, des bénédictions qui sont un ample dédommagement au léger inconvénient de n'être point compris de tous. Celui qui est en paix avec sa raison et sa conscience est aussi, à n'en pas douter, en paix avec le Ciel, de quelques bruits que la terre puisse chercher à le troubler. « *Le seul vrai chrétien ne serait-il pas celui qui se fait juif ?* » me disait un jour avec son fin sourire un grand croyant qui a fait de l'étude de la religion la passion de sa vie. Et certes, la pointe d'ironie que décelaient ses paroles n'était nullement à mon adresse, car mon expérience religieuse lui paraissait assez rationnelle, assez conforme en substance à l'ordre voulu de Dieu pour se passer de justification.

Quant à l'action que peuvent exercer au dehors ces sortes de confessions publiques, je suis loin de la contester. J'estime seulement que toute conversion est un fait essentiellement personnel, dont la psychologie peut offrir plus ou moins d'intérêt, mais qui, déterminé par un ensemble de circonstances et de dispositions particulières, ne comporte pas nécessairement un enseignement général.

Il s'agit cependant en la circonstance de quelque chose de plus que d'une conversion individuelle. C'est vraiment un **SANCTUAIRE INCONNU** que celui dans lequel j'ai pénétré et je ne crois pas qu'il y ait moins d'utilité pour l'israélite que pour le non juif à soulever le voile épais qui le cache à tous les regards. L'édifice qui apparaît alors est incomparablement plus beau que tous ceux qui ont été construits par la main des hommes. Il est assez élevé pour accueillir les plus hautes aspirations, assez vaste pour contenir tous les adorateurs du vrai Dieu et les faire fraterniser.

Si donc ces confidences écrites avec une intention droite

et une exactitude scrupuleuse peuvent servir la cause qui m'est chère et aider quelques âmes de bonne volonté dans leur étude du problème religieux, je ne regretterai point d'avoir surmonté les hésitations que j'éprouvais à l'idée de ce travail et je serai justifié de l'avoir entrepris.

I – LA BIBLE DE GUSTAVE DORÉ

Il y a des villes qui ont une âme et d'autres qui n'en ont pas. Lyon est une de ces cités dont l'individualité est bien caractérisée. Mais l'âme de cette ville populeuse dont le calme offre un si étrange contraste avec l'activité commerciale, est subtile et rare ; elle se dérobe au voyageur pressé et frivole ; elle exige, pour révéler son charme, un contact plus prolongé.

Un foyer de mysticisme s'est toujours maintenu dans la vieille cité gallo-romaine, centre de perpétuel labeur. Les brumes qui si souvent voilent son ciel y sont favorables à l'éclosion des petites religions indépendantes. Toutes les sectes ont vécu à Lyon, mais sans jamais pouvoir s'étendre. La petite Église anticoncordataire s'y maintient encore à l'état de touchant anachronisme ; Vintras y laissa des fidèles et le gnosticisme y conserve des représentants. Cependant le catholicisme a toujours opposé une digue respectée au flot sans cesse renaissant d'innoffensive hérésie et c'est lui surtout qui bénéficie des dispositions religieuses de l'âme lyonnaise.

Pour connaître cet aspect si particulier de Lyon, il faut parcourir la colline de Fourvière, toute peuplée de couvents et de chapelles et que domine, comme une forteresse aux quatre tours massives, la riche basilique. Une paix absolue règne dans ce religieux quartier et tout y respire une indigestible mélancolie. Ces hauts murs sans fenêtres entre lesquels vous cheminez vous semblent tristes, mais non pas hostiles. Derrière ces façades nues et de pauvre apparence, des oiseaux chantent aux beaux jours dans de frais bosquets et dans l'ombre d'exquises chapelles, toutes parfumées d'encens et de fleurs, des voix douces murmurent d'incessantes prières. Ce coin si paisible, loin des rumeurs de la grande ville, n'abrite pas seulement la vie contemplative. Les pires souffrances humaines trouvent là un refuge et telle est la charité lyonnaise, discrète autant que courageuse, que de très grandes dames y viennent soigner de leurs mains fines les plus rebutantes plaies. Sur tout cela,

plane, dans un perpétuel tintement de cloches, l'image de la Madone, reine de la dévote cité, inspiratrice des dévouements cachés.

C'est dans cette ville et précisément sur cette sainte colline que je suis né. J'ai grandi dans cette atmosphère de piété, encore saturée du souvenir des martyrs Pothin, Blain, Irénée, qui ont arrosé ce sol de leur sang. Mes premières promenades, je les ai faites dans le jardin des Minimes tout embaumé du parfum des acacias qui jonchaient le gazon de leurs pétales blancs et sur cette route de Sainte Foy d'où l'on jouit d'un si merveilleux coup d'œil sur Lyon et la jonction du Rhône et de la Saône.

Ce ne sont cependant pas les grands faits de l'histoire chrétienne proprement dite que je retrouve aux chapitres de début de ma mémoire d'enfant, ce sont les scènes bibliques.

Que peut faire en effet un petit garçon au tempérament délicat, ennemi des jeux bruyants, durant les longues journées d'hiver, quand les brouillards du Rhône l'empêchent d'aller à l'école, que peut-il bien faire sinon regarder de jolies images ? Je ne pense pas que jamais enfant ait été plus passionné que moi pour cette occupation-là. On m'a souvent dit qu'on ignorait comment j'avais appris à lire, moi je le sais : c'est en contemplant les belles enluminures persanes qui illustraient les *Contes de Galland*, mon livre de prédilection. Mais la récompense, oh ! la récompense, c'était de pouvoir admirer les incomparables gravures de la Bible de Gustave Doré.

Ces deux énormes volumes de dimension si inusitée dans leur reliure rouge qu'ils ne peuvent se mettre en rayon dans la bibliothèque, sont cachés dans quelque vaste armoire de famille. La maman en a sa charge, lorsqu'elle va chercher l'un d'eux pour le placer sous vos yeux ravis, si vous avez été bien sage. D'abord, il lui faut, à ce livre-là, une fois ouvert, la table à lui tout seul et vous êtes perché sur votre chaise où l'on a entassé gros bouquins de moindre importance et coussins moelleux pour vous mettre à la hauteur du monument. Et les chers doigts maternels, lentement, respectueusement, tournent les pages glacées pour faire défiler devant

vous les splendides images, tout un monde de grandeur épique et de délicieuse poésie.

Voici les grandioses légendes : le paradis terrestre et son serpent, le meurtre d'Abel, le déluge et les fantasmagories de l'arche de Noé. Voici le père de tous les croyants, le cou-teau à la main, prêt à immoler son fils bien-aimé ; les voyages de Jacob aux visions symboliques ; les péripéties émouvantes de l'histoire de Joseph. Enfin voici les Hébreux, le peuple d'esclaves construisant pour la gloire des Pharaons les villes de Pithom et de Ramsès, le peuple libéré à l'appel de Moïse et franchissant la mer Rouge où vont s'engloutir les Égyptiens. À cette page, les bacchanales autour du veau d'or, au pied du Sinaï ; à cette autre, le grand législateur mourant solitaire sur le Nébo, en face de la Terre Promise où il n'entrera pas. Puis, c'est Josué, les trompettes de Jéri-cho, la bataille de Gabaon qui vit s'arrêter le soleil ; David, vainqueur des Philistins, tour à tour coupable et repentant, transporté d'allégresse en présence de l'arche, accablé de douleur à la nouvelle de la mort d'Absalom, son fils, tué dans la forêt d'Éphraïm. C'est le glorieux et énigmatique Salomon sur son trône ; Hiram de Tyr, traçant avec de grands compas, les plans du temple de Jérusalem ; le fastueux cortège de la reine des Sabéens venant rendre visite au monarque très sage et très insensé. C'est Élie réfugié dans sa caverne après avoir égorgé les prêtres de Baal ; Ézé-chias implorant humblement la délivrance de son peuple des mains de l'Assyrien ; Jérémie prophétisant les catastrophes nationales dans les parvis du Temple. Et voici Sédécias, dernier roi de Juda, emmené prisonnier en Babylonie. Ces hommes, tristement assis sur les bords verdoyants des fleuves, ce sont les Hébreux captifs. Mais tournons le feuil-let, ce sont eux encore qui reviennent à la voix de Cyrus et rebâtissent le Temple, en regrettant les splendeurs de l'ancien sanctuaire. Ici ? La belle parabole de Jonas et de Ninive convertie. Là ? Celle de Job sur son fumier recevant les consolations de ses amis.

Ah ! la persécution d'Antiochus Epiphane ! L'insurrection des Macchabées, le martyre des sept frères exhortés par leur

mère héroïque, le plus jeune, resté le dernier, se dressant fièrement contre le tyran :

« Je n'obéirai point au commandement du roi, mais au précepte de la loi qui nous a été donnée par Moïse. J'abandonne volontiers, comme mes frères, mon corps et mon âme ; pour la défense des lois de mes pères, en conjurant Dieu de se rendre bientôt favorable à notre nation ».

Les Macchabées ! quel regret j'éprouvai plus tard en feuilletant ma Bible hébraïque à n'y pas trouver ce beau livre !

De la religion tout cela ? Non. Qu'avait de commun la circoncision charnelle des Hébreux avec notre très saint baptême qui vous fait instantanément d'un petit enfant, bon tout au plus pour la pénombre des limbes, un ange de pureté digne de toutes les béatitudes célestes ? Quel rapport entre notre communion eucharistique et la Pâque des armées de Moïse, mangeant l'agneau rôti au feu, les reins ceints, le bâton à la main, dans la hâte du départ ? Aucun rapport en vérité. Pas de sacrements pour vous sanctifier les étapes de la vie, mais une discipline, des lois sévères pour plier à des fins providentielles le peuple à la tête dure. Pas de sacrements, donc pas de religion, mais une épopée, l'épopée prodigieuse d'un peuple choisi, mis à part, pour conserver, quoi qu'il en ait, au milieu des nations idolâtres, la foi au vrai Dieu, en vue de préparer l'avènement du Messie qui doit naître de sa race. Le Messie ! point central de l'histoire, seul nom qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés. C'est lui qui vient fonder la religion ici-bas. Avant lui, tout n'est qu'ombres et figures.

Or il était écrit précisément que **le peuple qui devait Le donner au monde ne croirait pas en Lui et, sa mission terminée, serait rayé de l'histoire**. Car voici Daniel, les adolescents dans la fournaise, le songe de Nabuchodonosor, le tragique festin de Balthazar et au chapitre neuvième, au milieu des visions du prophète, l'annonce de la condamnation d'Israël : *« Après soixante-deux semaines, le Messie sera mis à mort et le peuple qui le rejettera ne sera plus Son peuple »*, tout ceci étant écrit, clair comme le jour,

dans les deux petits mots hébreux *veen lo* de ce prophétique chapitre.

Pauvre Israël ! quelle triste destinée que la sienne, mais son épopée n'en est pas moins belle et glorieuse. Gustave Doré aurait pu illustrer une édition de l'*Odyssée* ou de l'*Enéide* et cela fournirait la matière à d'autres splendides images. Toute la différence serait que ces gravures agrémenteraient des récits fabuleux, tandis que celles de la grande Bible mettent en relief l'histoire véridique d'un peuple dont l'unique vocation était de nous apporter le salut.

Voilà ce que j'ai appris, tandis que l'ange visible que Dieu donne aux petits enfants tournait doucement pour moi les feuillets du gros livre.

Dans l'école de quartier que je fréquentais, plutôt irrégulièrement, il faut bien le dire, il y avait trois petits Cahen. C'étaient de bien singuliers garçons. D'abord ils restaient assis, distraits et indifférents, tandis que nous nous juchions à genoux, sur nos bancs pour réciter la prière : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce !* Et je leur lançais des regards sévères, trouvant de la dernière inconvenance leur irrévérence à l'égard de la mère de Dieu pour qui j'avais une très particulière dévotion.

Ils avaient d'autres étrangetés. C'est ainsi que la veille du beau dimanche, ils semblaient ne venir à l'école que pour débarrasser tout bonnement leurs parents, car ils n'y faisaient rien du tout et gardaient leurs mains dans les poches au moment de la dictée. Et puis, ce jour-là, ils devenaient subitement incapables de déchirer le moindre bout de papier. Nous avions beau leur en déchirer sous le nez, en veux-tu en voilà, rien n'y faisait ; ils ne pouvaient nous imiter, les pauvres ! Mon Dieu ! que cette époque est donc lointaine où l'honnête soleil éclairait des choses si invraisemblables !

Sans doute, l'explication de ces extravagances passait de bouche en bouche : ces bizarres condisciples étaient de petits Juifs, mais jamais, au grand jamais l'idée ne me vint qu'il pouvait y avoir le moindre lien entre eux et mes lointains Hébreux des magnifiques images.

Cependant il fallut bientôt quitter cette école pour entrer dans une grande institution où jamais ne pénétra aucun Cahen d'aucune sorte. Et plus tard il fallut aussi vendre comme trop encombrante décidément, trop peu portative, la belle Bible de Gustave Doré. Je la vis partir avec regret, car ses gravures n'avaient pas épuisé pour moi leurs délices et elles ne cessaient de m'apprendre bien des choses sur ce vieil Israël qui a vécu, lutté, souffert et qui est mort tout exprès pour que les petits chrétiens puissent assister à la messe et prier pieusement la Sainte Vierge.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE LOUIS-HUBERT REMY	3
AVANT-PROPOS	11
INTRODUCTION	13
I. LA BIBLE DE GUSTAVE DORÉ	17
II. LE FRÈRE ALIX.....	23
III. NEÏLA.....	26
IV. UN VIEUX BOUQUIN.....	35
V. LES ABBÉS LÉMANN	41
VI. LES TEFILLIN	50
VII. L'APPEL DU SALUT	60
VIII. LA PAROLE ÉVANGÉLIQUE	68
IX. À LA GRANDE CHARTREUSE.....	74
X. LE CHRIST SANS ÉGLISE	79
XI. LA CHAPELLE DES DOMINICAINS.....	84
XII. LA FAMILLE JUIVE.....	93
XIII. ÉLIE BENAMOZEGH	101
XIV. LE CATHOLICISME D'ISRAËL.....	110
XV. JUIFS ET CHRÉTIENS.....	122
XVI. LA RENCONTRE DU MAÎTRE	129
XVII. LA CRISE CHRÉTIENNE.....	140
XVIII. LE PÈRE HYACINTHE	145
XIX. LES MODERNISTES	154
XX. OCTOBRE 1908.....	163
XXI. ISRAËL ET L'HUMANITÉ.....	168
XXII. CONCLUSION	176
APPENDICE I	183
APPENDICE II.....	187
 ANNEXE I : UNE NOUVELLE APPROCHE THÉOLOGIQUE :	
“L'ENSEIGNEMENT DE L'ESTIME” PAR CATHERINE POUJOL.....	191
ANNEXE II : LE PREMIER ÉVÊQUE NOACHIDE.....	210
ANNEXE III : LA FRANC-MAÇONNERIE "RÉGULIÈRE" EST-ELLE	
UNE MAÇONNERIE DES "CROYANTS" ?	220

Nouvelle édition :

© Éditions ACRF, 2017
50 ave des Caillols
13012 Marseille

15 euros TTC

"Imprimé en U.E."

ISBN 978-2-37752-023-7